

Hiver

Dimanche 1^{er} janvier – Nouvel An paisible au village des chats de Sukhumvit, Bangkok, Thaïlande. Il fait frais. Dieu merci, les feux d'artifice ont fait moins de boucan que l'année passée. Le silence est divin, pourquoi s'acharner contre lui à coup de pétards ? Les oiseaux le respectent, eux, qui lui rendent hommage en le modulant de leurs trilles si jolis.

Lundi 2 janvier – « N'allez pas là où le chemin peut vous mener. Allez là où il n'y a pas de chemin et laissez une trace. » C'est bien ce programme proposé par Ralph Waldo Emerson, il y a plus d'un siècle et demi, que j'ai d'instinct voulu suivre. Aujourd'hui, je le poursuis en toute conscience. Waldo admirait Montaigne et avouait vouloir comme lui écrire un livre « drôle, rempli de poésie, de théologie, de choses journalières, de philosophie, d'anecdotes, de scories ». Oui, là aussi, c'est, au mot près, ce que j'essaie de faire avec ce *Journal de personne*. Merci Waldo de cet encouragement. Alors finissons par un sourire : « Un discours à la fin d'un repas doit être comme la robe d'une jolie femme, assez long pour couvrir l'essentiel, assez court pour rester intéressant. » Sacré Waldo ! Et pourquoi pas la vérité toute nue ? Hi ! Hi !

Mardi 3 janvier – Encore Mauriac, comme au début de l'année dernière, mais cette fois ce sera Claude : « Il n'y a rien d'autre à dire que *ce qui n'est pas dicible*. » (*Le temps immobile*, tome 1). Comme quoi le problème de la sincérité fermentait dans la famille. Je le répète ici : c'est *l'indicible* que je veux dire. Déboutonnage crapoteux ? Non. Mais exploration des profondeurs pour pouvoir monter plus haut.

Mercredi 4 janvier – *Abyme* à Paris pour y être édité. Mes grands lecteurs ont bien réagi à mon livre précédent, *Ressac*. Ils ont apprécié :

1. que rien ne soit caché. Ils y voient un don de soi ;
2. que le livre soit un miroir ;
3. qu'à sa lecture, on se sente plus intelligent ;
4. et qu'ainsi, on ait envie de devenir plus intelligent.

Je suis heureux de cet accueil, mais, du coup, je me sens tenu : obligation de ne pas décevoir. Bon sang de bonsoir ! Il va falloir encore *marnier*.

Jeudi 5 janvier – Un drôle de zèbre, ce Sartre. Ses prétentions de résistant ? De la frime. Pire encore, il s'est conduit en vrai salaud envers Céline encore en prison au Danemark. Cela ne devait pas empêcher l'émergence d'un culte. Et l'une des prêtresses devait en être Annie Cohen-Solal, conseiller culturel à New York, quand j'étais consul général à Los Angeles.

Je l'aimais bien Annie. Séduit par sa pétulance, son humour et son aura juive. Je me souviens de cette réunion de notre appareil culturel à Santa Fé, au Nouveau-Mexique. Il faisait un froid de canard ; le ciel était d'un bleu cobalt intense. Une chaleur amicale et joyeuse irradiait notre groupe : Jean Digne, François Roche, Jean-Claude Terrac, etc.

Mais voilà, c'était le début des années 1990. La politique déchirait l'administration : Annie était amie de Mitterrand, j'avais

la réputation d'avoir été proche de Chirac. Cela créait un climat faux entre nous. Et de plus, elle éblouissait l'ambassadeur – appelons-le *Tortoni* –, féal de Mitterrand, qui n'avait de cesse de m'humilier dans les réunions, pour que sa haine et son mépris à mon égard soient connus de tous. J'en fus ulcéré.

Ironie du sort ? La jeune épouse de celui-ci, jolie et plaisante, sympathisa avec moi. Et le mari d'adopter du coup une attitude moins sectaire. Sans doute contribua à cette clémence inespérée un dîner époustouflant, à l'occasion de la visite du couple en Californie : nous y côtoyions des momies prestigieuses, Yvette Mimieux, Louis Jourdan, Gregory Peck, David Hockney, etc. Leur halo de spectre me fut bénéfique.

Quelques années plus tard, je le retrouvais – lui – à Paris, à l'occasion d'une réunion d'ambassadeurs. Je l'étais devenu à mon tour. Remords ? Il me fit quelques grâces, allant même jusqu'à me tutoyer. À quelques jours de là, un matin, je le croise devant le Sénat : il a vieilli et marche avec une canne. Une idée loufoque me traverse l'esprit : et si je le poussais, là, le faisant tomber du trottoir sur la chaussée et qu'un taxi l'écrase ?

Quelques années de plus passèrent, l'épouse me téléphone un soir de Paris : elle va venir à Bangkok, pourrait-on se voir ? Furieux de cette indiscretion – elle me donne, sans doute à tort, l'impression que je suis encore aux ordres –, je marmonne un vague refus et raccroche. Je ne doute pas qu'elle ait été de bonne foi, elle. Mais il est des blessures incicatrisables.

— Dois-je te rappeler qu'un chrétien doit pardonner ?

— Pardonner ? Oui, en effet. Oublier ? Non. Pour moi, autant que le racisme, le sectarisme est hideux.

Samedi 7 janvier – En feuilletant le *Devil's Dictionary* de ce cher Ambrose Bierce (voir *Abyme*), je relève : « Singe : un animal qui habite les arbres généalogiques. » Et encore : « Idiot : membre d'une grande tribu puissante qui domine et contrôle les affaires humaines. » Ah ! Ah ! Ah ! Bravo Ambrose et à la prochaine !

Lundi 9 janvier – J’ai commencé les travaux d’exploration dans la crypte. J’ai trouvé ceci : c’est l’été et nous sommes en vacances à Manosque chez nos cousins Chaumeton, propriétaires d’une mercerie. Je dois avoir 7 ou 8 ans. Ce soir-là, nous sommes allés en famille à la fête foraine. Je me vois marchant dans une rue sombre, à l’écart ; un individu me tire par la main. S’agit-il d’une tentative d’enlèvement ou du geste d’un maniaque sexuel ? Y a-t-il eu une suite ? Autrement dit, s’agit-il d’un souvenir-écran ?

Cinq ou six ans plus tard, les jésuites nous ont amenés en Grèce. Sur le port d’Athènes, nous attendons le moment d’embarquer. Un marin grec essaie de me faire comprendre quelque chose par des gestes discrets. Est-ce un prédateur ? Là, j’en suis certain, il n’y a pas eu de suite. À moins que, à nouveau, souvenir-écran ? Mystère et boule de gomme.

Mercredi 11 janvier – Françoise Morechand et Tatsuji Nagasaki, nos amis de Tokyo, à dîner chez nous, hier au soir. Arrivé de Suisse la veille, André Moustaki, grand collectionneur de mes peintures, était de la fête.

Les *Roaring Seventies* à Tokyo, je les ai évoquées dans *Ailleurs*. Françoise, Tatsuji et moi, nous formions, ces années-là, une équipe pétaradante, invités partout, nos faits et gestes repris dans la presse : Françoise, l’icône française au Japon, Tatsuji, monsieur chanson française et moi, diplomate, peintre et cavaleur à la mode. Nos amis s’appelaient Hanae Mori, Issey Miyake, Yamamoto Kansai, Koshino Junko, Michel Polnareff, Megumi Satsu, Suji Terayama... Je sais : c’est tout à fait futile. Mais quels beaux souvenirs de jeunesse !

L’amitié intense, nourrie des bons moments partagés, produit désormais chez moi, je m’en suis rendu compte pendant ce dîner, une *euphorie physique*, sensation plaisante. Je rends grâce pour cette joie subtile.

Vendredi 13 janvier – Notre stock de séries américaines agrémente toujours nos soirées de Sukhumvit. *Life* et *Monk*, moins réussies, déçoivent. *Criminal Minds*, c'est déjà mieux, *Dexter*, le psychopathe justicier, encore mieux, et, enfin, *Breaking Bad* s'avère excellent. Le petit prof de chimie qui – menacé par un cancer des poumons – se lance, pour assurer l'avenir de sa famille, dans la production de crystal meth : humour, sensibilité, personnages bien typés, un régal. Dieu merci, nous avons cette dose d'évasion quotidienne : la nouvelle année ne semble pas annoncer un monde très souriant !

Samedi 14 janvier – Jean Paulhan : « Tout livre ne dit jamais qu'une chose : comment j'ai failli être fou. » Une généralisation sans doute excessive, mais qui, à moi, me va comme un gant. Voilà trois ou quatre fois que je rencontre Paulhan, ici et là, et chaque fois j'aime ce qu'il dit. Je dois lire quelque chose de lui. Écrivain, critique d'art, directeur de la *Nouvelle Revue française* après la guerre, il fut l'un des papes de notre littérature. Sa compagne Dominique Aury écrit *Histoire d'O* en partie pour satisfaire les désirs sadomasochistes de son amant. Né à Nîmes, son accent chantant du Midi me console du mien, montrant que l'on peut devenir *quelqu'un* en dépit de cette tare, infamante dans les milieux parisiens.

Cet accent, oui, je l'ai traîné, comme un boulet, pendant des années. À HEC, à Sciences Po, à l'ENA, puis au Quai d'Orsay. Signe risible de mes origines provinciales et petites bourgeoises. Un *Petit Chose*, moi aussi, comme je l'ai décrit dans *Ailleurs*. Bof...

Dimanche 15 janvier – Je l'avoue, ici, ce début d'année a été une période de mise en route difficile : je veux dire pour la préparation du *distillat* qu'est ce texte. Un travail délicat : il faut l'envie, la confiance, le plaisir, le rêve. Tout cela, comme disait

ma mère, on ne le trouve pas sous la queue d'un cheval ! Arthrite et déprime, voilà ce que, patraque, j'ai trouvé ces derniers temps sous la queue de Bucéphale.

À cet égard, le plus sûr indice de dépression chez moi est le sujet de mes deux ou trois premières pensées au réveil du petit matin. Le pire étant la souffrance des animaux. Je pense alors à la retraite de Russie et à l'hécatombe de chevaux dont ce mégalomane de Napoléon a été le metteur en scène dément. Et les massacres à nouveau en 14-18 et en 40 ! Quelle saloperie ! Les humains, eux, si ça leur plaît de s'entretuer...

Mais ce dimanche, soudain, je crois que ça y est : enfin la distillerie est en marche. Nous espérons sortir en 2012 un bon cru, un alcool complexe aux notes de chocolat, noix, orge, cacahuètes, agrumes, léger voile fumé : *Crypte* (genre Macallan 12 ans d'âge).

Mardi 17 janvier – Naufrage du *Costa Concordia*, navire de croisière géant, échoué le long de la côte italienne, avec quatre mille personnes à bord. Alors qu'il reste encore des centaines de passagers à évacuer, le capitaine quitte le navire. « Remontez à bord, c'est un ordre ! » entend-on le chef des garde-côtes hurler au téléphone : quel symbole sidérant de la décadence morale de notre époque ! Un romancier n'aurait pas osé inventer cette scène : *pas crédible* lui aurait reproché son éditeur.

Vendredi 20 janvier – Reçu, parmi d'autres, *La vie est pleine de choses redoutables*, écrits autobiographiques de Jean Paulhan, publiés après sa mort par Seghers. Je me faisais une joie : hélas, une grosse déception m'attendait. Jeunesse, séjour à Madagascar, guerre de 14-18, blessure, maladie, amours, enfants. Suivent des digressions sur les proverbes, la sémantique, puis c'est la Libération, de nouvelles amours. Tout cela, superficiel, anecdotique. Trois cents pages barbantes. Mais je comprends que

Claire Paulhan, la charmante petite fille de l'écrivain, éditrice d'écrits intimes, ait tenu à assurer une réédition des souvenirs de Papy.

Dimanche 22 janvier – Le compte des déceptions rencontrées dans ma chasse aux écrits intimes est impressionnant. *Carnets* de Philippe Jaccottet, *Carnets* d'André du Bouchet, *Au jour le jour* de Paul de Roux : ce sont des textes *poétiques* et la poésie en dehors des très grands m'exaspère. *Gare Saint-Charles* de Ghislain de Diesbach, oui, bon, pas trop mal, mais parce que c'est Marseille, que j'y suis né, que j'y ai étudié. Ça crée des liens. Snob comme pas un, Diesbach dresse le bottin de l'aristocratie locale. Je reconnais les noms et souris en pensant qu'il ne m'est jamais venu à l'idée, une seconde, de courir après la dot : ah ! les Rastouin, les Montgolfier, les Belzunce. Conter fleurette à l'une de ces héritières et hop ! par ici la bonne soupe ! Pas très futé ce Coste !

Plus récemment, j'ai osé Jean-Edern Hallier. À première vue, ce n'est pas mal. Ceci, par exemple : « La littérature est la langue dans laquelle je converse avec Dieu. » Et, encore, ceci : « La masturbation, la seule drogue que l'on ait toujours sur soi. » (J'ai eu envie d'ajouter : comme la prière.) Mais très vite, cela pue son fagot de parisianisme, mélange de Sollers, de petit Cocteau, et la posture du génie méconnu devient ridicule. Chronique des coucheries, courts séjours aux quatre coins du monde pour faire son petit Larbeau, jeu de la persécution/provocation, emblématique des années 1960-1970. Le vide. Hélas, trois fois hélas ! Une misère.

Allez ! On passe à Dominique Rollin : *Journal amoureux*, compte rendu d'un amour vécu avec un écrivain de vingt-quatre ans son cadet. C'est vite vu : elle donne dans le style, rapide, haché, décousu, pour faire *poétique*. Je ne tiens pas plus que quelques pages. C'est du Canigou pour bourgeoise désœuvrée qui veut lire pour avoir le frisson, pour ne pas avoir l'air godiche

et savoir comment il faut prendre son pied en 2006. Mesdames, essayez donc le vibromasseur : lui, au moins, il ne dit pas de bêtises ! (Et il n'oublie pas de relever le siège des toilettes avant d'uriner.)

Enfin, Katherine Mansfield, très malade et vraiment sincère, a laissé, elle, un journal, peu dense mais émouvant. Je retiendrai, en fait, une citation tirée de ses Lettres : « Je suis sûre qu'il ne faut jamais se permettre d'être inférieur à son moi le plus profond. » Excellent programme, difficile. Mais bon... Elle devient rare, la pépite : la narration sans fard du quotidien d'une existence, centrée sur la vie intérieure, le partage d'une expérience humaine originale illustrant la dureté du métier de vivre, tout en reflétant une époque.

Lundi 23 janvier – L'année du Dragon. Elle sera bénéfique aux audacieux. Je crois en être. En tout cas, j'essaie. Alors, espérons...

Bien que la participation ait été assez faible, c'est à une majorité écrasante que la Croatie dit oui à l'Europe. Face aux loufiats de Wall Street qui veulent détruire l'euro (parce que, eux, ont compris de quoi il s'agissait), face à nos sceptiques, nos avachis, nos ignorants, un petit peuple, pétri d'histoire, perclus d'épreuves, relève le défi. Lui, il a déjà souffert, trop souffert, de l'absence d'Europe, pour ne pas se lancer dans l'odyssée de ce rêve millénaire en voie de réalisation.

Mardi 24 janvier – Oui, j'ai voulu, en peignant, faire de mes tableaux des *poèmes silencieux*. Abstraits, comme on dit, ils veulent exprimer l'inexprimable. En vérité, ils ne sont pas du tout abstraits, ils cherchent simplement à *rendre visible l'invisible*. J'y suis parvenu plusieurs fois : je n'en reviens toujours pas. Une vingtaine de mes toiles, je le dis sans orgueil, sans fausse honte – je n'ai été qu'un instrument – ont atteint ce niveau d'*évidence*.

Mercredi 25 janvier – Des œufs fossiles de dinosaures découverts en Afrique du Sud : vieux de 190 millions d’années. Occasion de revenir sur ces chiffres archi-connus, toujours oubliés : apparition de l’homo sapiens sur la Terre, c’était il y a deux cent mille ans. Soit sur les quinze milliards d’années d’existence de l’Univers : 0,0013 %. Quelle conclusion en tirer : aucune. Sinon que cette histoire, oui, *notre* histoire, est hallucinante. On devrait quand même pouvoir s’accorder au XXI^e siècle sur un fait : il y a *Mystère*. Après, Dieu ou pas Dieu, c’est à chacun de gamberger.

Jeudi 26 janvier – René de Obaldia raconte : arrêté par la police, ce serial killer tuait les vieillards barbus. Pourquoi ? Montrant sur sa poitrine un tatouage du Christ en croix, il expliqua : « On a eu le fils, on finira bien par avoir le père. » Je trouve cette histoire pour rire très profonde. Amen.

Samedi 28 janvier – Grande joie, aujourd’hui : mes livres ont fait leur entrée sur la librairie numérique de Chapitre.com, après Numilog et la Bibliothèque nationale. La récompense de mes milliers d’heures de travail est arrivée. Et tout cela grâce à la petite maison d’édition JePublie. J’envoie un message à Magalie Guillaume pour lui faire part de ma joie et la remercier. Dans mon exaltation, je l’appelle Mireille. Ah ! Frédéric Mistral ! Ah ! Provence ! Me voilà comblé. Je rends grâce.

Dimanche 29 janvier – Ce matin, fier comme Artaban, j’ai affiché ma page Chapitre.com sur mon ordinateur et ne me lasse pas de contempler mes livres exposés. Pearly, ma chatte favorite (seize années de passion amoureuse) vient se lover devant l’écran pour y passer la matinée : elle n’avait jamais fait ça auparavant. Elle aura senti que je vivais un grand moment et elle a voulu en être !

Le village des chats compte désormais seize habitants. Sarah remplit son rôle de maire (et de mère) à merveille. La paix règne, ce qui n'est pas une mince affaire, quand on connaît un peu les questions de territoire, de préséance, d'ajustements de personnalités, de programmes, etc.

Mardi 31 janvier – Dialogue de sourds :

— Tant pis pour les obtus !

— Quoi, les obtus ?

— Eh bien, ceux qui comme Emmanuel Delhomme (un libraire en colère), le Collectif des 451 (« e-books, tomates de merde ! ») ou encore Frédéric Beigbeder dénoncent le livre numérique soit comme une menace, soit comme une ordure, ce qui est difficilement compatible, d'ailleurs...

— Quoi, vous, vous êtes pour ?

— Et comment ! Une *révolution*, voilà ce qu'apporte le livre numérique : en rendant l'accès aux ouvrages immédiat et à moindres frais ! Grâce à Numilog, ebooksg gratuits.com, In Libro Veritas, Google Livres, etc., c'est, depuis deux ans, environ un livre tous les deux jours que j'ai lu, soit plus de cent cinquante ouvrages par an. L'arrivée de Chapitre.com numérique ne fera qu'accroître cet appétit.

— Ah, bon, si vous lisez autant...

— Et ceci ne m'empêche pas, bien entendu, de commander à Chapitre.com, à Abe Books, à la Fnac, comme par le passé, les ouvrages accessibles uniquement sur papier dont j'ai besoin. Cette *révolution* me permet de le constater : dans mon domaine, celui des écrits intimes, 90 % des livres édités ne valent pas le coût du papier qu'ils noircissent. Alors, quel soulagement après avoir parcouru un baratin sans intérêt que de pouvoir l'effacer d'un clic sur son clavier, sachant que cette lecture n'aura pas entraîné l'abattage d'un arbre !

— Ah, oui, c'est vrai ! Je n'y avais pas pensé, mais maintenant que vous le dites...

Mercredi 1^{er} février – Sans plus attendre, un exemple. *Journal atabilair*e de Jean Clair : bon, on l’aura compris au bout de dix pages, notre académicien, deux fois conservateur, et de par son métier et de par sa mentalité, vomit son époque (et je partage beaucoup de ses indignations). Est-ce une raison pour nous infliger une leçon de préciosité digne des demoiselles ridicules de Molière ? D’origine modeste, comme lui, ma réaction face à notre infortune originelle aura été à l’opposé de la sienne : lui, de faire assaut de termes savants, de références culturelles rares, dans un feu d’artifice aussi impressionnant que vain, sans doute pour montrer comment parti de si bas, il aura su grimper si haut*, et moi, de m’escrimer, comme un forcené, pour arriver à faire simple, toujours plus simple. Allez ! Clic sur le clavier ! Quel plaisir sadique que de dissoudre un immortel frimeur. Vindiou !

Jeudi 2 février – Michèle, ma sœur, et moi avons toujours aimé recevoir, à la suite de notre grand-mère Mimi et de Simone, notre mère. Ici, à Bangkok, nos dîners ne comportent jamais plus de huit convives. Il ne s’agit pas de faire des chichis, mais de créer une ambiance à la fois gaie, élégante et harmonieuse. Notre table est éclairée aux chandelles et fleurie. Ovale, elle permet une bonne circulation de l’énergie. Nous commandons chez Philippe.

Hier soir, il a surpris nos convives avec une soupe froide de potirons aux écorces d’orange et des asperges blanches venues du Pérou au saumon fumé et Ikura (caviar rouge). André Moustaki a ramené d’Égypte où il est né, un talent de conteur hors pair. Le récit de sa vie frottée au jet-set des trois continents, captive. Il fait partie des grands témoins d’une époque qui, à travers les horreurs traversées, avait su maintenir les plus hauts standards de la vie en société.

À un moment de sa carrière, André passe au bord de la ruine : son frère a joué sur la livre sterling et suite aux grèves violentes

* Au risque de montrer son cul.

de l'hiver 1978, celle-ci s'effondre. La voyante qu'il est allé voir dans sa détresse lui dit :

— Une femme va vous sauver.

— Une femme ?

André hausse les épaules. Peu après, Margaret Thatcher arrive au pouvoir, la livre fait un bond de 10 % : André est sauvé.

Vendredi 3 février – Dieu, le Dieu d'avant la Création, *Aïn*, est endormi. Il fait un long cauchemar : il a créé l'Univers, l'homme est apparu et maintenant c'est l'histoire de l'humanité qu'Il voit défiler devant Lui. C'est terrifiant au point qu'Il se réveille, angoissé, en sueur. Mais tout est silence autour de Lui, le Néant est toujours là, rien que le Néant. Il respire profondément, sourit et soupire : ouf !

Samedi 4 février – Tôt le matin, en plein hiver, Paris est encore plongé dans une nuit noire. Il fait un froid polaire. Un jeune homme remonte le boulevard Saint-Germain, engoncé dans son imperméable, sa sacoche à la main. Il vient de quitter sa chambre d'hôtel miteuse rue des Écoles et se dirige vers la bibliothèque de Sciences Po. Après avoir fait HEC, il prépare maintenant l'ENA. Il passe devant la vitrine éclairée du magasin de laines écossaises. Il n'a croisé quasiment personne.

Mélancolique de naissance, marqué comme au fer par le souvenir de ses années de pension chez les jésuites en Avignon, il n'a aucun soutien spirituel et n'en cherche pas. Il est amoureux de sa cousine Paule* qui, elle, étudie les lettres à Pau : il ira la retrouver pour les vacances de Pâques, à toute berzingue, au volant de sa Salmson S4 décapotable, monstre des années 1930, une antiquité sauvée de la casse. Mais tel un taureau, un chiffon rouge, il ne voit qu'une chose : le concours d'entrée à l'ENA en septembre.

* Paule Constant, prix Goncourt 1998 pour *Confidence pour confiance*.